



5, RUE BAYARD, PARIS, VIII^e Adresse télégraphique : CROIBAYAR PARIS Quotidien : 5 centimes ABONNEMENT (8 pages) : France, un an, 18 fr.; 6 mois, 10 fr.; 3 mois, 5 fr. Rédaction : Passy 52-55 Administration : Passy 63-75 Impr. et publ. : Passy 60-25

ADVENIAT REGNUM TUUM
Lundi 26 mars. — SAINTE EUGENIE
Mardi 27. — S. JEAN DAMASCENE

A l'occasion du 25 mars, fête de la Ligue de l'« Ave Maria » qui est comme le ressort spirituel de toutes nos œuvres, nous disons à tous nos lecteurs : Avez! Avez! Priez! Priez!

Paris, le 24 mars 1917.

LA JOURNÉE

Un vote de la Chambre a prolongé au 31 mai, en 1917, le délai accordé aux contribuables pour la déclaration de leurs revenus.

La résistance de l'ennemi s'accroît, ce qui semble prouver qu'il s'appuie actuellement à une ligne qu'il prétend défendre. Nos troupes rencontrent des difficultés matérielles, telles que des inondations artificielles. Elles se heurtent à des arrière-gardes ennemies nombreuses; plusieurs violents combats ont eu lieu, où nous avons eu l'avantage, et une nouvelle avance très sérieuse a été effectuée entre Somme et Oise, à l'est du canal de Saint-Quentin, au nord de Tergnier, à l'est de l'Ailette et au nord de Soissons, vers Margival. En quelques points, au nord de La Fère, nous avons atteint la rive ouest de l'Oise. Nos alliés, de leur côté, ont repoussé de violentes attaques et progressé près de Croisilles. Il n'y aurait toutefois rien d'étonnant, en face de la résistance allemande, à ce que tout ce front ait une tendance à une certaine stabilisation. — Notre marine de guerre est de nouveau frappée par la perte d'une importante unité de combat. Le dreadnought « Danton », atteint par deux torpilles ennemies, dans la Méditerranée, a sombré en trente minutes. 806 hommes ont été sauvés; 296 ont disparu.

Malgré les efforts de la Croix-Rouge internationale, l'Allemagne, à titre de soi-disant représailles, envoie un grand nombre de prisonniers dans la zone des armées. Il importe que l'infâme Hohenzollern, qui dicte ces ordres, porte tout le poids de leur terrible responsabilité.

Sur le front serbo-macédonien, nos troupes ont remporté un succès qui dégage Monastir et met cette ville à l'abri du bombardement quotidien. La cote 1248 est à nous.

M. Miloukoff a fait à des journalistes une déclaration d'après laquelle il ne peut y avoir de paix séparée entre la Russie libre et l'Allemagne réactionnaire. Les souverains russes, fortement surveillés, demeureront sans doute en Russie. — Des troubles auraient éclaté à Berlin, où des troupes ont été envoyées. Un député socialiste a dit au Reichstag que la situation était épouvantable et que la faute de la déclaration de guerre devait retomber sur l'empereur. C'est la première fois, en Allemagne, que la personne du kaiser est visée sans de violentes sanctions; signe des temps!

« LE BERCEAU DE JÉSUS » au « Bon Théâtre », quai de Passy Les 25, 29 mars et 1^{er} avril, en matinée

La cuve rouge...

C'est avec une véritable angoisse patriotique, qu'en communion avec vous j'ai suivi d'heure en heure — à Paris, on est gâté — la retraite allemande.

Verdun a une importance considérable. Pourtant, derrière Verdun, il y a d'autres champs de bataille sur lesquels Paris peut encore se défendre, ne serait-ce que les plaines de Châlons-sur-Marne où Attila fut battu.

Mais Noyon, Ourscamp, Ribécourt, constituent le secteur le plus avancé par où l'épée allemande sentait pour ainsi dire battre à sa pointe le cœur de la capitale.

Prenez une carte, et vous serez impressionné de la ligne droite... Ce cœur, maintenant, va battre plus à l'aise... Que Dieu en soit béni.

Mais, en plus de l'intérêt national que représente pour nous tous ce cher et beau coin de l'Île de France, joyau précieux apporté par Hugues Capet... cellule initiale de la patrie, quel intérêt particulier ce pays a pour moi!

La bouche parle de l'abondance du cœur... que mes chers lecteurs me le pardonnent aujourd'hui.

Toute cette contrée qui va de Ribécourt à Ourscamp, à Noyon, à Chauny, à Tergnier, et que vient de traverser notre armée victorieuse, je la connais, pour ainsi dire, pierre à pierre...

C'est le pays de mes plus chers livres... tout *Restez chez vous* se passe à Noyon; les scènes de la *Grande Amie* et de l'*Emprise* se déroulent à Chauny et dans ce coin de rêve qui va de Chauny à Tergnier. Oui... pays de rêve... vaste oasis de pittoresque et de verdure, oubliée par la main des hommes dans le pullulement des usines. Mignon chantait : *Connais-tu le pays où fleurit l'orange?*

Je pourrais écrire : « Connais-tu le pays où fleurit le blé d'or et le chêne auguste... le pays des grands bois, jetés comme un manteau de velours sombre sur l'épaule des collines avec, comme agrafe, le rubis d'un village ou l'améthyste d'un clocher... le pays des fermes immenses où les routes bordées de hauts peupliers ont l'air de régiments qui montent à l'assaut. »

J'y ai vu enterrer tel chef de culture au pas majestueux de douze grands bœufs blancs.

J'y ai connu la Ferlandière, et l'Abbaye, et le Val d'Api...

Qu'est devenu tout cela ? C'est la phrase que je ne cesse de me répéter...

J'ai là, sous les yeux, un album de la contrée, composé jadis par une délicate attention de plusieurs familles... Que de poésie... et de jeunesse... que de rêves réalisés en églises, en cottages, en châteaux et en fermes dans le pays de Jacques et d'Odile.

Et l'on me dit que tout y est en ruines ! Comme j'ai eu raison de le chanter, ce pays, puisque tant de choses devaient mourir !

En août 1914, quand les Prussiens se ruèrent farouchement sur Paris, je suis allé à Saint-Denis faire un pèlerinage à la basilique. En la quittant, je regardais, avec des yeux attendris, les beaux vitraux de la chapelle de Suger, patinés par le temps, mordorés comme un précieux tapis d'Orient, et je me disais : « Cette beauté presque divine, demain peut-être elle sera anéantie en des ruines stupides, et de par la volonté d'un soudard ! »

Noyon, où Charlemagne fut couronné et Hugues Capet sacré roi, a conservé sa cathédrale — ils n'ont pas dû avoir le temps, — mais l'archiprêtre, l'abbé Lagneaux, est emmené en captivité.

Je l'avais connu, en 1888, et il avait déjà des cheveux blancs... Homme aimable, fin, distingué, d'une bieuveillance exquise... comme il a dû souffrir quand, au détour de la route, ses yeux jetèrent un dernier regard sur les deux tours qui dominent la plaine !

Chauny n'est plus qu'un amas de ruines... Je vois d'ici la butte d'Amigny-Rouy, d'où les batteries prussiennes tiraient sur le quartier du Brouage plein de femmes et d'enfants.

C'est dur pour tous les Français d'apprendre ces horreurs...

Mais quand on connaît... quand on sait toutes les maisons, leurs paisibles habitants, comme les coups de canons retentissent plus douloureusement encore !

Que Dieu ait pitié de toutes ces populations du Nord et de l'Est, qui payent de leurs chers foyers, de leur liberté et de leur sang la note effroyable de la guerre!... Que le Midi, au bon soleil et à la vie calme, comprenne bien cela, et que le gouvernement s'en souvienne au jour des rendements de comptes...

Que les catholiques de l'arrière le comprennent aussi ! Il faut que chacun remplisse son devoir, tout son devoir, et patriotique et religieux.

Je supplie, en particulier, les chrétiens de faire leurs Pâques...

On sent tellement, et chaque jour davantage, que les événements sont immenses, bien supérieurs à l'homme, et déconcertant toute prévision...

Les unes après les autres, Dieu jette les nations dans la cuve rouge où bouillonnent déjà tant de choses.

Quelles vendanges en sortiront... ?

Que sera demain ?

Sera-t-il un soir ou une aurore... ? de l'ombre ou de la lumière... ?

Mystère des mystères de Dieu !

Un monde nouveau se prépare dans les larmes et dans le sang d'un épouvantable Vendredi-Saint...

Que ces larmes et ce sang ne soient pas stérilement versés !

« Une fourmi noire sur un marbre noir, Dieu la voit et l'entend », a dit Victor Hugo.

Ce Dieu voit les angoisses des peuples, et il départage leurs prières.

Il a déjà, en 1914, sauvé la France du plus grand danger extérieur qu'elle ait connu depuis Jeanne d'Arc.

Qu'il complète son œuvre !

Qu'il nous sauve de nous-mêmes.

Qu'il nous ressuscite à la lumière religieuse, plus nécessaire encore que l'autre...

Qu'elle soit enfin rejetée, la pierre du tombeau... la pierre de mort que nos ennemis rêvent toujours de sceller sur nous...

Nous voulons des printemps encore...

Nous voulons vivre, rayonner...

Pâques ! nous avons faim et soif de vous !

PIERRE L'ERMITE.

P.-S. — Au dernier moment, je reçois un laconique billet : « Au delà de Chauny, la destruction a continué. Notre chère maison est détruite. Rouez à été anéanti froidement par ces bandits... Nous n'avons plus de foyer... La Ferlandière et l'Abbaye ont vécu... »

La retraite allemande

Batailles

désert dévasté; elles trouvent devant elles une résistance qui va chaque jour en augmentant. Cela ne donne que plus de mérite à leur avance, qui se réalise à la suite de violents combats.

Nous avons gagné du terrain au nord et à l'est du canal de Saint-Quentin; au nord-est de Tergnier, dans la direction de La Fère; au nord de Soissons, vers Margival. De leur côté, les Anglais ont avancé leurs lignes aux environs d'Ecoust et de Croisilles, et repoussé de violentes attaques allemandes du côté de Beaurains.

Nos ennemis sont arrivés sur une ligne de résistance, sinon sur la ligne de résistance qu'ils avaient choisie d'avance. La preuve en est donnée par les inondations qu'ils ont réalisées partout où elles étaient possibles et par la résistance acharnée qu'ils offrent à notre avance.

Sur tout le front, il y a une succession de batailles différentes. Elles précèdent de peu la bataille générale, que les Allemands comme les alliés, feront tous leurs efforts pour rendre décisive. Peut-être cependant le front se stabilisera-t-il pour quelque temps.

Le cuirassé « Danton » torpillé

806 HOMMES SAUVÉS — 296 PERDUS

Le ministre de la Marine communique la note suivante :

Le cuirassé « Danton » a été torpillé par un sous-marin ennemi, le 19 mars, en Méditerranée.

Le bâtiment, atteint par deux torpilles, a coulé en trente minutes.

et commandé par le capitaine de vaisseau Delage, faisait partie d'une série de six cuirassés du même type, dont le Parlement avait voté la mise en chantier à partir de 1906. Il mesurait 146^m,50 de longueur sur 25^m,65 de largeur, avec un tirant d'eau de 8^m,41. Comme à moment il avait 44 canons de 305 millimètres dans deux tourelles axiales avant et arrière; 12 canons de 240 millimètres en six tourelles latérales, placées trois de chaque bord; 16 canons à tir rapide de 75 millimètres, 8 canons de 47 et d'un tube lance-torpilles sous-marines. En temps normal, l'état-major comprenait 31 officiers et l'équipage 650 hommes.

Le lancement du *Danton* à Brest eut lieu en deux fois. La première le 22 mai 1909, en présence de milliers de spectateurs et de nombreux officiers généraux; il glissa sur un parcours de 50 mètres environ, puis s'arrêta. De puissants remorqueurs tentèrent vainement de le déhaler. Le *Danton* resta dans sa situation critique jusqu'au 4 juillet, jour de son deuxième lancement. Il avait coûté 46 millions. La perte d'un grand bâtiment frappe l'attention beaucoup plus qu'un combat à terre où l'on aurait subi des pertes équivalentes. Mais quand on pense à tout ce qu'il a fallu depuis trente mois, exposer au péril de la mer, à tous les bâtiments de tout tonnage qui n'ont cessé de naviguer dans toutes les directions pour tenir des blocs, pour diriger des patrouilles, pour escorter les convois, pour chasser les sous-marins, on est amené à conclure que les pertes subies par les flottes de guerre alliées atteignent pas un chiffre impressionnant.

Le *Danton* est le sixième navire de guerre français perdu depuis le début des hostilités. Il vient après le *Léon-Gambetta*, le *Bouvet*, perdu aux Dardanelles; l'*Amiral-Charner*, perdu corps et biens (il n'y eut qu'un survivant) sur les côtes de Syrie; le *Suffren*, perdu corps et biens, à la fin de novembre dernier, en allant de Gibraltar à Lorient; enfin, le *Gautois*, coulé le 27 décembre dernier.

LA CRISE DES PARTIS

L'un des résultats de la guerre aura été de désagréger les partis et les groupes parlementaires. Ce travail était déjà commencé avant les hostilités; mais il s'est tellement accentué depuis qu'il est impossible aux plus aveuglés de ne pas le constater.

La question même de la guerre a scindé par moitié le socialisme. Le *Journal du Peuple*, dont on connaît le pacifisme, ne prend les armes que contre l'humanité, les socialistes de la Chambre se rangent en nombre à peu près égal, les uns autour de M. Renaudel, pour la guerre jusqu'au bout, les autres autour de MM. Pressemann et Mistral, pour la reprise des relations internationales, c'est-à-dire, en termes plus nets, pour la paix; et dans les Congrès, les majoritaires de Renaudel et les minoritaires de Pressemann se livrent de violentes luttes qui aboutissent à des votes presque également partagés.

Le parti radical est divisé par des dissensions intestines, que déplore aujourd'hui même, dans le *Rappel*, l'un de ses plus distingués journalistes, M. Milhaud. Son président, M. Franklin-Bouillon, semble en mauvais termes avec celui que M. Dalbiez saluait, avant-hier, comme le chef du parti, M. Caillaux. Dans les nombreuses batailles qui ont été livrées sur le front parlementaire, au sujet de M. Briand, les troupes radicales se sont divisées en deux corps ennemis.

Les modérés, depuis l'alliance Carnot jusqu'à la droite, ont montré la même anarchie. Le président de la Fédération progressiste n'a jamais dissimulé son hostilité contre le ministère Briand, tandis que la plupart des membres de son groupe le soutenaient. M. Piou, président de l'Action libérale, marquait au même gouvernement une confiance plutôt relative, puisqu'il s'abstenait, en compagnie de M. de Pomereu, tandis que la plupart de ses amis faisaient partie de la majorité ministérielle.

Lorsque des déclarations sont lues à la tribune, avant les scrutins solennels, elles ne sont jamais faites au nom d'un parti ou d'un groupe, mais au nom d'individualités groupées pour la circonstance. M. Bonnetous, progressiste, a parlé, ces jours derniers, au nom d'un amalgame de progressistes, de libéraux et de « démocrates », et M. de Baudry d'Asson au nom d'autres libéraux et de royalistes.

Cette désagrégation montre combien étaient factices la plupart des partis et des groupements politiques d'avant-guerre. Nés des équivoques électorales, ils n'étaient pas solidement établis sur des principes et des programmes fermes. Qui nous dira pourquoi M. Lefebvre du Prey est inscrit au groupe progressiste plutôt qu'au groupe de l'Action libérale? Et pourquoi M. Marin n'avait pas suivi auprès de M. Piou son collègue Briand, avec lequel il était à Nancy, en parfaite union de vue et d'action?

« Tant mieux! nous dira-t-on. Que les partis disparaissent et que le Parlement

Le *Danton*, de 18 500 tonnes, déplacement